

# [Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 33

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186517>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

je meurs, on exécutera près de ma couche funèbre, le jour de ma mort, la dernière pensée de Weber arrangée en symphonie.

— Oh! ciel, qu'a donc ma pauvre Elise, s'écria Mme de Mordreux en se précipitant vers sa fille et en la serrant sur son cœur. Puis craignant que ce ne fut le manque d'air qui réagissait sur cette nature éminemment nerveuse elle courut ouvrir la fenêtre.

Alors Mlle de Mordreux implora M. de Montbrun d'un regard d'une éloquence indicible.

— Elise, je vous le promets, murmura Albert, qui crut à un étrange caprice de la pauvre malade.

Cette scène, aussi palpitante qu'inattendue, avait produit une profonde impression. Mme de Mordreux y vit encore un de ces pressentiments que paraissait avoir Elise de sa fin prochaine. Elle fit appeler Mr Bertel.

L'éminent docteur déclara de nouveau que Mlle de Mordreux n'avait aucune maladie organique, que le mal dont elle était atteinte échappait à la science, et qu'il n'y avait aucun traitement spécial à suivre.

— Je ne crois pas que mademoiselle votre fille coure de danger, dit-il. Mlle de Mordreux sortira de cet état par une crise imprévue. Dès qu'elle pourra marcher, il faut qu'elle sorte. L'exercice, la distraction, certaines émotions même, sont, à mon point de vue, les seuls, les meilleurs remèdes.

— Je suis forcé de m'absenter quelques jours, ajouta-t-il, je trouverai à mon retour un des premiers médecins de Paris, qui m'annonce sa visite. S'il n'y a aucune amélioration dans la santé de Mlle Elise, nous nous consulterons, mon ami et moi, sur ce cas étrange.

Bien étrange, en effet, était la situation de cette jeune fille. Si ce n'est lorsque Albert de Montbrun était présent ou bien lorsque son institutrice faisait de la musique, elle paraissait plongée dans les plus profondes rêveries dont les plus douces paroles, les plus tendres caresses de sa mère avaient bien de la peine à l'arracher.

Mme de Mordreux, malgré les affirmations du docteur Bertel, se désespérait et Mr de Montbrun, qui ne pouvait croire pourtant que tant de jeunesse et de beauté pût être tranchée par la mort, se désolait aussi.

Tout était silence et solitude à la pittoresque villa des Sapins, sur laquelle semblait s'étendre comme un voile de deuil.

Un matin le bruit de la mort de Mlle de Mordreux se répandit sur la plage de Roche-Bonne, à Saint-Malo, à Dinard, où depuis le Drame de la plage on s'intéressait beaucoup aux dames de la villa des Sapins.

Dans la nuit Mme de Mordreux, dont la chambre ouvrait sur le salon où couchait Elise, qui n'avait plus voulu quitter sa chaise longue, était venue voir sa fille, ainsi qu'elle faisait presque d'heure en heure. Elle l'avait trouvée inanimée et sans respiration. Elle avait soulevé sa main glacée et cette main était retombée inerte.

Au cri lamentable de la pauvre mère tout le monde de la villa était accouru. Hélas! il n'était que trop vrai; Mlle de Mordreux n'était plus.

Dès qu'il fit jour, M. de Montbrun fut mandé à la villa. Albert ne pouvait croire à une mort aussi soudaine. Il accourut avec un reste d'espoir dans le cœur, auquel il lui fallut bien renoncer quand il vit la pauvre morte sur sa couche funèbre, pâle et inanimée.

Mme de Mordreux non plus ne pouvait croire à la mort de sa fille. Elle n'avait pas de larmes. Il lui semblait être la proie d'un rêve atroce dont elle faisait de vains efforts pour sortir.

Albert de Montbrun, debout au pied du lit et les bras croisés, considérait le pâle visage de cette belle jeune fille qu'il avait sauvée et pour le salut de laquelle il eût encore risqué mille fois sa vie, et toutes ses pensées se résumaient dans celle-ci :

— Pauvre Elise, pourquoi t'es-tu envolée au ciel après m'avoir fait entrevoir le bonheur.

(La fin au prochain numéro.)

Il y a des gens qui ont la manie de carotter des consultations aux médecins qu'ils rencontrent dans le monde. Le docteur B... est toujours en garde contre cette exploitation.

Un soir, dans un salon fort élégant, il est abordé par un de ces amateurs de conseils gratuits qui, prenant un détour, lui dit insidieusement :

— Mon cher docteur, un de mes amis intimes est atteint d'une incommodité fort pénible. Quand il a mangé, il souffre ici, et puis ici... Il ressent une vive chaleur, une cuisson...

— Ah !

— Oui ; et puis il tousse ; il tousse, tenez, comme ceci : Ouh ! ouh !..... Que lui conseilleriez-vous de prendre ?

Le médecin le regarde fixement et répond d'un ton bref :

— Je lui conseille de prendre une consultation.

Un de nos compatriotes habitant Paris, M. L. Bohren, vient de nous offrir obligeamment sa collaboration. Son intention est de nous donner régulièrement, sous le titre : *Fantaisies parisiennes*, une causerie amusante, pour laquelle les mœurs de la grande capitale et les incidents curieux dont elles abondent, lui fourniront une ample moisson. Nous aimons à croire que ce nouvel élément de vie, apporté à notre petite feuille, sera bien accueilli.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs, que M. E. Déverin, à qui nous devons les charmants dessins du voyage de Favey et Grognuz, se propose de publier prochainement un album illustré, ayant pour titre : *Souvenir des cours de répartition* des bataillons du 3<sup>me</sup> régiment d'infanterie, à Lausanne, en 1881. — Nous reviendrons plus tard sur cette publication, dont le succès ne nous paraît pas douteux.

Le nombre des souscriptions qui nous sont parvenues jusqu'ici est maintenant suffisant pour assurer la publication de la 3<sup>me</sup> édition du VOYAGE DE FAVEY ET GROGNUM, que nous allons mettre à l'impression. Nous prions en conséquence les personnes qui n'ont pas encore souscrit, de bien vouloir le faire sans retard, afin que nous puissions fixer définitivement le chiffre du tirage.

Cette 3<sup>me</sup> édition sera augmentée d'un nouveau récit :

**Course à Fribourg et à Berne**  
avec Favey et Grognuz, pendant le *Tir fédéral*.

Prix pour les souscripteurs 1 fr. 20. —

En librairie 1 fr. 50.

Voir le bulletin de souscription à la fin du supplément.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C<sup>ie</sup>